André Castelot

L'Almanach de Clio

PERRIN

A 32
L

L'Almanach de Clio

8° G
23624

DU MÊME AUTEUR

Grand Prix d'Histoire décerné par l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre

Chez le même éditeur :

LOUIS XVII, 1948.
MADAME ROYALE, 1950.
PHILIPPE ÉGALITÉ, le Prince rouge. *Ouvrage couronné par l'Académie française*, 1951.
MARIE-ANTOINETTE. *Ouvrage couronné par l'Académie française*, 1953.
LE GRAND SIÈCLE DE PARIS, 1955.
LA DUCHESSE DE BERRY, 1955.
SARAH BERNHARDT, 1961.
VERS L'EXIL..., 1962.
LES GRANDES HEURES DES CITÉS ET CHATEAUX DE LA LOIRE, 1959.
JOSÉPHINE. *Prix du Plaisir de lire*, 1965.
LES BATTEMENTS DE CŒUR DE L'HISTOIRE, 1969.
L'AIGLON NAPOLEON II. *Prix Richelieu* 1959 *et Prix des Mille lecteurs*, 1967.
BONAPARTE, 1967.
NAPOLÉON, 1968.
LES GRANDES HEURES DE LA RÉVOLUTION (six volumes par G. LENOTRE et André CASTELOT).
LE CALENDRIER DE L'HISTOIRE, 1970 et 1984.
DESTINS HORS SÉRIE DE L'HISTOIRE, 1971.
DRAMES ET TRAGÉDIES DE L'HISTOIRE. *Grand Prix 1967 du Syndicat des écrivains et des journalistes, et pour l'ensemble de son œuvre.*
LA BELLE HISTOIRE DES VOYAGES, 1966.
PRÉSENCE DE L'HISTOIRE, 1973.
L'HISTOIRE A TABLE, 1973.
NAPOLEON III (deux volumes). *Prix des Ambassadeurs*, 1974.
BELLES ET TRAGIQUES AMOURS DE L'HISTOIRE, 1975.
HISTOIRE DE LA FRANCE ET DES FRANÇAIS AU JOUR LE JOUR (huit volumes en collaboration avec Alain Decaux, Marcel Jullian et Jacques Levron), 1976.
« MY FRIEND LA FAYETTE... MON AMI WASHINGTON », 1976.
LE RENDEZ-VOUS DE VARENNES, 1977.
MAXIMILIEN ET CHARLOTTE. *Prix du Cercle de l'Union*, 1978.
DE L'HISTOIRE ET DES HISTOIRES, 1978.
DICTIONNAIRE DE L'HISTOIRE DE FRANCE (Perrin). Sous la direction d'André Castelot et d'Alain Decaux, 1979.
TALLEYRAND OU LE CYNISME, 1980.
AU FIL DE L'HISTOIRE, 1980.
L'HISTOIRE INSOLITE, 1982.
DICTIONNAIRE D'HISTOIRE DE FRANCE, sous la direction d'André Castelot et d'Alain Decaux, 1983.
FRANÇOIS Ier. *Grand Prix de la Paulée de Meursault*, 1983 et *Prix Agrippa-d'Aubigné*, 1984.
LES NUITS DE L'HISTOIRE, 1985.

Théâtre

LA REINE GALANTE, comédie en deux actes et huit tableaux. *(L.A.P.)*, 1962.
NAPOLÉON III A LA BARRE DE L'HISTOIRE *(L'avant-scène)*, 1976.
TALLEYRAND A LA BARRE DE L'HISTOIRE *(L'avant-scène)*, 1979.

Chez d'autres éditeurs

LE FILS DE L'EMPEREUR. *Prix de littérature 1963 de la Fédération des parents d'élèves des lycées et collèges français. (Presses de la Cité, G.P. et Presses Pocket).*
MARIE-ANTOINETTE *(édition illustrée). (Hachette).*
LE LIVRE DE SAINTE-HÉLÈNE *(reportage photographique). (Solar).*
LE NOËL DE CHARLEMAGNE *(G.P.).*
L'HISTOIRE DE FRANCE EN IMAGES. *(France-Images. Figurine Panini).*
48, OU L'INUTILE RÉVOLUTION *(Presses Pocket).*

Éditions de luxe

NAPOLÉON BONAPARTE *(L.A.P.)*, 1984.
LES GRANDES HEURES DE NAPOLÉON (six volumes). *Épuisé. (L.A.P.).*
LES QUATRE SAISONS DE L'HISTOIRE (quatre volumes). *(L.A.P.). Épuisé.*
LE LIVRE DE LA FAMILLE IMPÉRIALE, en collaboration avec le général Kœnig et Alain Decaux. *(L.A.P.).*
LE GRAND SIÈCLE DE LA PERSE *(Hors commerce). Épuisé.*
OMBRES VERSAILLAISES *(Hors commerce). Épuisé.*
NAPOLÉON BONAPARTE (dix volumes). *(Tallandier).*
ROMANS VRAIS DE L'HISTOIRE (six volumes). *(Tallandier).*
NAPOLÉON III ET LE SECOND EMPIRE (six volumes). *(Tallandier).*
L'AIGLON NAPOLÉON II (trois volumes). *(Tallandier).*

Textes

LE DRAME DE SAINTE-HÉLÈNE (Histoire de la captivité vue par les témoins). *(L.A.P.).*
SOUVENIRS INÉDITS du prince de Faucigny-Lucinge. *Ouvrage couronné par l'Académie française. (L.A.P.).*
LA FÉERIE IMPÉRIALE (Le second Empire vu par les témoins). *(L.A.P.).*
CORRESPONDANCE DE Mme de Genlis et d'Anatole de Montesquiou. *(Grasset).*
L'ÉVASION DU MARÉCHAL BAZAINE DE L'ILE SAINTE-MARGUERITE, par le lieutenant-colonel Willette. *(L.A.P.).*

92
5-6

ANDRÉ CASTELOT

L'Almanach de Clio

Nouvelle édition revue et augmentée



Librairie Académique Perrin
8, rue Garancière,
PARIS

DI - 27-09-1985 - 25976



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code pénal.

© Librairie Académique Perrin, 1962, pour le titre *l'Almanach de l'Histoire,* et 1985, pour la présente édition revue et augmentée.

ISBN 2-262-00364-5

A mes amis
Denise et Claude Nielsen.



Qu'un tendre et galant hyménée,
Vienne vous offrir à foison,
Pendant le cours de cette année,
Les douceurs de chaque saison.









ANVIER

La Lune dans le Capricorne :

Est bonne pour saigner les Sanguins et faire Voyage.

JOUR après jour s'écrit l'Histoire...



1er JANVIER

Une tasse de verveine.

— TIENS, bois ça ! m'a déclaré Clio ce matin, en me tendant une tasse de verveine, en guise de petit déjeuner.

Il faut vous dire, afin d'éclairer cet Almanach, que Clio est ma compagne. Pourquoi l'ai-je baptisée ainsi ? Parce que je l'aime autant que l'Histoire peut-être...

Clio est donc ma compagne et est, au surplus, parisienne. Non qu'elle soit née à Paris, car, le plus souvent, le " vrai " Parisien a vu le jour n'importe où, sauf dans la capitale... Non ! Clio est parisienne avec tout ce que cela comporte d'adorable et d'irritant. C'est-à-dire qu'elle est douée d'un illogisme désarmant, d'un raisonnement déconcertant et d'une coquetterie qui pourrait faire croire à la facilité de sa vertu — ce qui est faux, du moins je veux le croire !... — Enfin Clio possède un instinct de chatte qui lui tient lieu d'intelligence. Elle ressemblerait ainsi à bien des femmes si tous ces défauts ne se trouvaient pas saupoudrés d'un charme qui estompe tout ce qu'il y a de heurtant chez elle. Ce charme indéfinissable est comparable à cet étonnant brouillard parisien qui flotte en cette saison sur toute la ville... Ce n'est pas un lourd et jaunâtre rideau, mais une brume légère, une brume rose, bleue ou violette qui enjolive tout ce qu'elle enveloppe, rend la tour Eiffel attrayante, le Grand Palais aérien et l'Opéra spirituel.

Je précise encore que la fantaisie guide Clio. Si au cours des jours de cet Almanach, nous ne parlons pas d'anniversaires trop attendus, ne voyez pas là un oubli, mais le désir de Clio de ne pas être trop conventionnelle.

Vous le voyez, Clio ne ressemble guère aux images habituelles de la muse de l'Histoire : une dame mamelue, légèrement ventripotente, couronnée de lauriers, tenant

d'une main un livre ou un rouleau, et de l'autre une trompette.

C'est d'ailleurs peut-être parce que *ma* Clio ressemble si peu à la première des neuf muses — et pour me prouver, si besoin était, que l'Histoire a du charme — que je l'ai baptisée ainsi. Disons, si vous le voulez, que *ma* blonde Clio est la muse de la Petite Histoire.

Je dois avouer que parfois je regrette d'avoir tant fait aimer à Clio cette Petite Histoire qu'elle symbolise à mes yeux... Ainsi ce matin, si ma blonde compagne éprouve le besoin de me servir une tasse de verveine, ce n'est pas pour me remettre du réveillon de la veille, mais sous le prétexte que six ou sept cents ans avant Jésus-Christ, les Romains se rendaient le jour de l'An dans un bois consacré à la déesse *Strena* ou *Strenia* — la déesse des étrennes — pour y cueillir des rameaux de verveine qu'ils offraient aux grands !

— C'était, m'affirme Clio, un symbole de la douceur que l'on souhaitait voir aux puissants de ce monde dans leurs relations avec les inférieurs. Tu n'es pas un puissant de ce monde, mais tu es mon maître tout de même. Peut-être seras-tu gentil avec moi toute l'année, si ce premier matin je t'offre de la verveine.

— Mais j'ai horreur de cela ! Et puis il s'agissait autrefois de branches de verveine fleurie.

— Naturellement, puisque le premier janvier se célébrait en avril.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu te moques de moi !

— Tu ignores sans doute, me dit Clio avec un sérieux qui jure avec son nez retroussé, que le calendrier de Romulus ne comptait que dix mois et que le jour de l'An était en même temps la fête du renouveau. C'est pourquoi la verveine du bois de *Strenia* était fleurie. Maintenant le premier janvier est en hiver, aussi tu boiras une tasse de verveine !

Il a bien fallu céder et j'ai trempé mon croissant dans de la verveine.

Pour en revenir aux almanachs, je rappellerai que leur usage date de l'invention de l'imprimerie. Les premiers rédacteurs d'almanachs imprimés furent des astrologues et des médecins. Leur vogue fut considérable. Molière n'a-t-il pas dit que c'était dans les almanachs que le peuple de nos campagnes apprenaient à lire ?

L'almanach fut le livre populaire par excellence — et il y en

eut de toutes sortes depuis *l'Almanach pittoresque et satirique*, jusqu'à *l'Almanach drolatique et prophétique*, depuis *l'Almanach du laboureur, du cultivateur et de la vigne*, jusqu'aux *Almanachs républicains, socialistes* ou " *Amis du peuple* ".

Ici, il s'agit plus simplement de l'almanach inspiré par les humeurs et les goûts de ma compagne Clio.

☆

2 JANVIER

Les bagues du prince de Conti.

CLIO est aujourd'hui d'une humeur exécrable. Elle a saisi un livre qui " traînait sur ma table " — dixit Clio — et s'est mise à le feuilleter d'un air maussade. Soudain, elle m'a lancé d'un ton de reproche — comme si j'en pouvais quelque chose :

— Tu te rends compte : la reine Marie-Thérèse était assez idiote pour offrir le jour de l'An des cadeaux à la maîtresse de son mari !

— C'était peut-être une suprême habileté, Clio !

Elle m'a regardé d'un air soupçonneux et en une seconde a passé en revue la liste de ses amies intimes. En aurait-elle oublié une ?

— Tout le monde, Clio, offrait des cadeaux à Mme de Montespan et à ses bâtards. Le duc du Maine, le 1er janvier 1675, reçut ainsi de Mme de Thianges une *chambre sublime*. C'était un cabinet doré, vaste comme une table et contenant des personnages en cire. Au centre, on pouvait voir le duc du Maine, entouré de Bossuet et La Rochefoucauld...

— Ce n'était pas une compagnie fort divertissante pour un moutard de cinq ans !

— Que non ! Mme de Thianges s'était fait représenter elle-même en train de lire des vers à Boileau qui ne semblait guère y prêter attention, étant fort occupé à empêcher, à l'aide d'une fourche, des diablotins de pénétrer dans la chambre.

— Elle aurait dû lui lire *l'Art poétique*, il ne se serait plus occupé de ses diablotins. Il aurait pris l'air que tu prends lorsque je relis à haute voix l'un de tes articles !

— Clio ! Tu ferais mieux de me laisser travailler et de reprendre ta lecture.

Le calme dura peu. Une minute plus tard, Clio, jetant le livre sur ma table, s'écriait :

— Mais elles étaient toutes idiotes, à cette époque !

— Raconte.

— Eh bien, tu sais — ou tu ne sais pas — que le prince de Conti avait l'habitude d'offrir, pour la nouvelle année, à ses petites amies une bague enrichie de diamants et ornée de son portrait.

— Conti collectionnait les aventures.

— Il était généreux, lui !

— Il a dû se ruiner !

— Non... Il était aussi généreux que riche et prévoyant, car à sa mort, on trouva chez lui une " réserve " de plusieurs centaines de bagues. Or notre prince fut un jour tout surpris lorsque l'une de ses conquêtes lui renvoya la bague traditionnelle — mais un peu trop compromettante — avec ce billet : " *Je ne veux accepter de vous que le portrait de mon serin !* " M. de Conti ne se formalisa pas le moins du monde — tu vois, quel galant homme ! — il trouva même fort délicats les scrupules de la dame et lui envoya donc le portrait du serin monté en bague, mais, en guise de glace, recouvrit la miniature d'un énorme diamant émincé... Écoute la fin ! Cette imbécile garda le serin, mais renvoya cette " pelure " de diamant. M. de Conti poussa alors la galanterie jusqu'à adresser à la dame un madrigal dont l'encre avait été asséchée par le diamant réduit en poudre impalpable ! Tu ne trouves pas qu'elle était idiote ! Gâcher ainsi un diamant !

— Eh bien, moi, je trouve cela ravissant.

— Du moment que cela se passait autrefois, me lance-t-elle en quittant la pièce, tu trouves tout ravissant !

J'ai l'impression — mais ce n'est peut-être qu'une impression — que Clio a fermé la porte avec un peu trop de vigueur.

J'aurais dû lui offrir, moi aussi, une tasse de verveine.

☆

3 JANVIER

Mort de Rachel.

NOTRE ami et vieux complice, Alain Decaux, est parti, comme chaque année, travailler dans sa merveilleuse maison de Valbonne au cœur de sa couronne de forêts.

— Je vais demander à Alain, me déclare Clio, d'aller voir par lui-même si la villa de Léandre Sardou existe toujours au Canet.

C'est en effet aujourd'hui l'anniversaire de la mort de Rachel. Elle mourut à 11 heures du soir, dans un atroce lit d'albâtre, encadré de bustes d'empereurs romains et flanqué d'oratoires en marbre sculpté. Déjà mourante — poitrinaire au dernier degré — en arrivant quelques semaines auparavant dans cette chambre sépulcrale aux allures de mausolée, la tragédienne, les bras étendus, avait crié d'une voix brisée :

— Non pas encore... pas encore !

Quel monde entre la grande Rachel — une des plus grandes tragédiennes de son siècle — et la petite fille du colporteur juif qui, trente années auparavant, couchait sur la paille de la roulotte familiale et jouait de la guitare dans les rues !

La sœur de Rachel avait fait prévenir le consistoire de Nice qui avait envoyé douze coreligionnaires. A dix heures du soir — ce 3 janvier — lorsque le médecin annonça que tout allait bientôt finir, on les fit entrer pour chanter en hébreu le chant funèbre des tribus israélites. Soudain — raconte Martial Piéchaud — on vit Rachel se redresser et " de sa voix lointainement retrouvée d'Hermione, de Camille, de Phèdre ", elle répéta :

— Écoute, écoute, Israël ! L'Éternel est un ! L'Éternel est notre Dieu !... Va donc où le Seigneur t'appelle !

Une heure plus tard, elle rendait le dernier soupir, tandis que tombait une brusque pluie " attestant, selon une populaire croyance juive, que les anges pleurent et accueillent parmi eux l'âme de la personne qui vient de trépasser ".

☆

4 JANVIER

Le sapin de Noël et l'Alsace perdue.

DEPUIS le premier janvier, notre sapin de Noël a pris un aspect lamentable de vieille balayette fatiguée. On trouve de ses aiguilles partout — même hier, après le déjeuner, dans ma tasse de café — partout, sauf sur l'arbre qui lève tristement vers le plafond ses branches dénudées.

— Un sapin de Noël se garde jusqu'à l'Épiphanie, a décidé Clio.

Bien entendu, Clio n'a pas perdu une si bonne occasion pour m'apprendre que le premier arbre de Noël qui se dressa à Paris fut celui que Napoléon III fit allumer aux Tuileries en 1867, pour le prince impérial. Jusqu'alors, seule l'Alsace célébrait Noël de cette manière, rappelant les coutumes scandinaves et germaniques. Mais après 1870, tous les Français plantèrent chez eux un arbre le 24 décembre, en souvenir des provinces perdues.

Le démontage de notre sapin — et le nettoyage de son emplacement — a déclenché une opération si vaste que Clio ne gardera peut-être pas l'an prochain " son " arbre jusqu'à la " sainte Épiphanie ", comme disait en chaire ce brave curé de campagne sous le Second Empire : " Dimanche prochain, mes très chers frères, l'Église célèbre la fête de *sainte Épiphanie*, vierge et martyre, mère des trois rois mages qui vinrent adorer Jésus... "

☆

5 JANVIER

Madame Catherine se meurt.

CINQ janvier 1589, la tempête souffle sur Blois. Le vent s'engouffre dans les vastes cheminées et rabat la fumée

des feux dans les chambres. La reine Catherine, la régente Catherine, la mère de trois rois de France se meurt. Depuis plus de vingt-cinq années le royaume a été déchiré par les guerres de religion. La Loire, entre ses bancs de sable d'argent, n'a plus été qu'un long fleuve de sang. Dans toutes les villes, dans tous les bourgs, au pied de tous les châteaux, on assommait, on violait, on massacrait et l'on noyait.

La veille de Noël 1588, le roi a fait tuer les Guise — le duc et son frère le cardinal. Et ce soir Madame Catherine se meurt.

Que de fantômes entourent son lit ! Ces corps massacrés... ces faces hideuses de sang ! Madame Catherine se meurt, mais elle a gardé toute sa vaillance. Nostradamus lui a prédit qu'elle mourrait près de Saint-Germain. Blois en est loin !

Il est une heure.

Henri III demande à sa mère de recevoir les derniers sacrements. Elle acquiesce pour lui faire plaisir. Un aumônier du roi qu'elle ne connaît pas entre dans la chambre...

— Comment vous appelez-vous ?

— Julien de Saint-Germain !

— Je suis morte !

Une demi-heure plus tard, elle rendait l'âme. A son chevet, Henri III égrenait son chapelet à têtes de morts... Puis il s'en alla, et le cadavre de Madame Catherine fut plus abandonné, nous dit un chroniqueur, " que celui d'une chèvre morte ".

☆

6 JANVIER

Le gâteau des rois.

NOUS venons de vivre une soirée abominable. Nous avions invité quelques amis à tirer les rois et Clio avait eu, pour les recevoir, une idée " super ", selon le jargon mis à la mode par les " jeunes " de notre époque. Par principe il faut se méfier des idées de Clio, mais cette fois ses projets m'avaient paru charmants puisqu'elle avait décidé de puiser

son inspiration plus près de nous qu'en se penchant sur l'époque de Romulus.

— En Écosse, autrefois, m'a-t-elle annoncé, on cachait dans le gâteau des rois un brin de myrrhe, un grain d'encens et une petite pièce d'or.

— C'est là une bien jolie coutume, mais pourquoi choisis-tu l'Écosse ?

— Parce que " cela " ira avec ma nouvelle jupe écossaise.

C'est là un argument qu'il est absolument inutile de vouloir réfuter.

Je ne sais comment s'est arrangée Clio, je ne sais où elle s'était procuré son brin de myrrhe et son grain d'encens, mais le mélange avait donné un goût si atroce au gâteau — on avait l'impression de manger de la résine dans un vieil encensoir — que nos invités se hâtèrent d'avaler la bouchée qu'ils avaient dans la bouche en s'aidant d'une bonne lampée de champagne.

Et l'on se hâta de parler d'autre chose, c'est-à-dire de la manière dont on tirait les rois autrefois. Le père de famille coupait la galette (ou la couronne briochée si l'on se trouvait dans le Lyonnais) et plaçait les morceaux dans une serviette dont les quatre coins avaient été soigneusement noués. L'enfant de la maison — le plus petit — se glissait alors sous la table et le père demandait :

— Pour qui ?

— Pour Dieu !

Une première part était retirée de la serviette.

— Pour qui ?

— Pour la Très Sainte Vierge !

— Pour qui ?

— Pour le premier roi mage !

Autant de parts qui revenaient aux pauvres. Ils assiégeaient d'ailleurs la demeure de chaque bourgeois aisé et on les entendait :

Monsieur de céans et Madame aussi
Donnez de vos biens à ce pauvre ici
La part à Dieu, ma bonne dame, je vous prie.

En Touraine ce sont les filles pauvres qui chantaient derrière la porte :

Avisez donc, ce biau gâtiau

Qu'il est dessus la table,
Et aussitôt ce beau coutiau
Qu'est au long qui l'regarde.

Ah ! si vous pouviez
Pas ben le couper
M'y faut l'donner
L'gâtiau tout entier !

Les gueux, à force de cogner, finissaient par entrer. Les convives feignaient alors la résistance. On se jetait à la tête du pain et de la cendre et même des chats qui volaient à travers la pièce avec des miaulements terribles... Enfin la lutte s'achevait. L'on s'attablait joyeusement et si l'un des convives, distrait, oubliait le fameux cri : " Le roi boit ! ", ses voisins le barbouillaient de suie et le transformaient ainsi en mage noir, en mémoire du roi nègre venu s'agenouiller près de la crèche.

Mais pourquoi ce cri ? Parce que en entrant dans l'étable le roi noir (voyant l'enfant Jésus à qui la Vierge donnait le sein) se serait écrié :

— Le roi boit !

A vrai dire, et vous vous en doutez, cette explication n'est pas dans l'Évangile !

Clio nous révéla ensuite l'arrêté du maire de Paris en date du 4 nivôse de l'an III à propos du *ci-devant* jour des rois. Ma chère compagne, voulant étonner nos hôtes, avait, en effet, pris ses précautions... Nous la vîmes sortir de son sac ce document et le lire à haute voix :

" Le citoyen maire et le président du conseil, Nicolas Chambon, informe ledit conseil de la section que le comité révolutionnaire vient de lui dénoncer qu'il y a des pâtissiers qui se permettent de fabriquer et de vendre encore des gâteaux des rois. Il invite la police à faire son devoir.

" Il s'élève à ce sujet une discussion sur les moyens à prendre pour autoriser légalement les comités révolutionnaires à faire arrêter les vendeurs et acheteurs de ces gâteaux.

" ... Considérant que tels pâtissiers ne sauraient avoir que des intentions libertines ; considérant que même plusieurs particuliers en ont commandé, sans doute dans l'intention de conserver l'usage superstitieux de la fête des ci-devant rois... (il faudra) découvrir et surprendre les pâtissiers délinquants

et les orgies dans lesquelles on oserait fêter les ombres des tyrans. "

Les invités partis, Clio, avant de jeter son gâteau, l'ouvrit pour récupérer la petite pièce dite d'or. Pas plus dans le gâteau que dans les assiettes des invités, il fut impossible de la retrouver ! L'un de nos amis avait dû l'avaler avec son unique bouchée !

☆

7 JANVIER

L'inconnue d'Eishausen était-elle Madame Royale ?

AUJOURD'HUI Clio ne cherche pas des certitudes, mais des énigmes et elle réfléchit, l'air grave, aux " peut-être " de l'Histoire... Aussi, je lui raconte l'histoire de l'inconnue d'Eishausen.

— Écoute, Clio...

J'évoquerai d'abord la nuit du 7 au 8 janvier 1807 : la cour de l'auberge *A l'Hôtel d'Angleterre*, dans la petite ville thuringienne de Hildburghausen, présentait un étrange spectacle. Le portail se trouvait brillamment éclairé, mais l'hostellerie semblait déserte. Le propriétaire et le personnel de l'établissement avaient, en effet, reçu l'ordre formel de ne pas assister à l'arrivée de mystérieux voyageurs qui avaient loué tout le second étage de l'hôtel et semblaient protégés par la petite cour ducale. A minuit — je n'ose te dire au douzième coup, bien que dans cette histoire, tout soit possible — une voiture de voyage conduite par un vieux cocher à livrée galonnée passa sous le portail illuminé et vint s'arrêter devant le perron. Un homme, paraissant avoir un peu dépassé la quarantaine et dont le visage était orné de favoris blonds, descendit de la berline et offrit le bras à une dame dont " les traits étaient dissimulés sous un grand voile vert très épais ".

Trois ans plus tard, le couple mystérieux — et qui l'était demeuré — s'installait au château d'Eishausen, situé à sept

kilomètres de Hildburghausen et possédant, comme il se doit, un souterrain dont on n'a d'ailleurs jamais retrouvé trace... Elle mourut en 1837, lui en 1845. On apprit alors qu'il était hollandais, qu'il s'appelait Leonardus Cornelius van der Valck et qu'il avait été attaché à la légation néerlandaise à Paris au lendemain de la Révolution. L'identité de la châtelaine d'Eishausen, en revanche, ne fut point percée et l'on continua dans le pays à l'appeler *la comtesse* ou *la dame mystérieuse*.

Clio m'a écouté narrer l'étrange aventure. Lorsque j'ajoute qu'il s'agit sans doute — histoire touchante peut-être, banale surtout — d'un bonheur illégitime et secret, Clio me rappelle que depuis quelques années des historiens allemands ont identifié l'inconnue comme Madame Royale, fille de Marie-Antoinette, à qui l'on aurait substitué, lors de l'échange de Bâle, en décembre 1795, la petite Lambriquet naguère sa compagne de jeu.

J'ai beau souligner l'invraisemblance et le peu de fondement d'une telle thèse, citer le témoignage de Fersen comme celui de Pauline de Tourzel qui tous deux reconnurent, l'un à Vienne, l'autre à Paris en 1814, leur " chère princesse ", je vois bien que le siège de Clio est fait.

Les yeux absents, elle rêve... Elle n'imagine plus la triste duchesse d'Angoulême, l'une des femmes les plus malheureuses de l'Histoire, mais une créature épanouie en secret. Avec un sourire satisfait, elle murmure enfin : " J'espère que Leonardus Cornelius était charmant et beau... "

☆

8 JANVIER

Le duc de Guise reprend Calais.

CLIO qui, selon son habitude, est en train de lire le journal dans son bain, pousse un cri de stupéfaction.

— Que se passe-t-il ?

— Écoute ceci : " Le 8 janvier 1558, Calais était délivré et

ses habitants libérés après deux cent dix ans d'occupation anglaise. " Tu as écouté ? C'est effarant !

— Je ne vois là rien d'effarant.

— Les Calaisiens ne furent pas *libérés*, ce jour-là, pour la raison bien simple que les habitants de Calais étaient anglais. En reprenant Calais, le duc de Guise se contenta de les expulser et de les renvoyer en Angleterre.

— Et les descendants des six fameux bourgeois qui eurent la vie sauve grâce à la reine d'Angleterre ?

— Les six bourgeois, après avoir été graciés, me répond Clio, tout heureuse de me damer le pion, s'en allèrent demeurer en Picardie. Quant aux habitants de 1347, ils furent également obligés de quitter la ville " sauf un prêtre et deux vieillards pour renseigner les Anglais sur les coutumes de la ville et les héritages ". Ils ne firent point souche ; aussi, lorsque la ville fut " libérée ", en 1558, le duc de Guise n'y trouva que des Anglais. Puisque tu as achevé ta toilette, tu n'as qu'à aller lire dans ton bureau Froissart et François de Rabutin, tu en sauras autant que moi.

J'ai obéi. Et lire l'histoire des Six Bourgeois m'a rappelé des souvenirs scolaires... Au début de l'été 1347 — le siège durait depuis le mois de septembre de l'année précédente — les Calaisiens étaient à toute extrémité : " On y mangeait toute ordure par droits famine. " Les Anglais ramassèrent sur la grève, à marée basse, un message du gouverneur, Jean de Vienne. Il appelait au secours le roi de France Philippe VI. Les chiens, les chats, les chevaux avaient été dévorés de telle sorte, annonçait-il, que " de vivres nous ne puissions plus trouver dans la ville, si nous ne mangeons chair des gens ".

Le roi Philippe, à la tête d'une forte armée, vint lentement au secours de la ville assiégée. Mais lorsqu'il vit les Anglais solidement retranchés dans les marais, il se contenta d'exciter le roi d'Angleterre à se mesurer avec lui en combat singulier... Édouard répondit dédaigneusement :

— Je suis venu ici pour prendre Calais et non pour me battre.

Philippe n'insista pas... Et du haut des remparts les habitants virent s'éloigner les nombreuses bannières de France. Le récent souvenir de Crécy demeurait encore trop cuisant. Les Calaisiens " furent si déconfits qu'il n'y a si dur cœur au monde qui n'en eût eu pitié... " et décidèrent de se rendre. Mais Édouard voulait passer toute la ville au fil

de l'épée. On parvint non sans mal à diminuer ses exigences, et c'est ici que commence la belle histoire des Six Bourgeois, se dévouant pour sauver leurs concitoyens, récit si noble que bien des historiens le considèrent comme une légende.

— Il faut croire en Froissart, tranche Clio, à qui je vais faire part de mes doutes. N'y a-t-il rien de plus émouvant que le discours d'Eustache de Saint-Pierre : " Si je meurs pour sauver ce peuple que je veuille être le premier ; et me mettrai volontiers en ma chemise, le chef nu et le hart — la corde — au col, en la merci du roi d'Angleterre " ? Et le second...

Je l'interromps.

— Clio, tout le monde connaît l'histoire des six bourgeois en chemise et du roi d'Angleterre qui grinçait des dents — on disait alors *grignait* — en appelant le " coupe-têtes " pour faire mourir les bourgeois. Dis-moi plutôt comment la ville fut reprise, il y a quatre siècles.

— Calais ne résista qu'une semaine, poursuit Clio résignée, et pourtant le duc de Guise ne pouvait se servir de ses canons amenés de Boulogne qu'à marée basse, car ils étaient recouverts par les eaux le reste de la journée. Il est vrai que la garnison n'était forte que de 800 hommes.

Ce n'est pas pour rien que le duc de Guise avait choisi comme fière devise : *Chacun son tour*... même si le tour des Anglais ne devait arriver qu'après deux cent dix années !

☆

9 JANVIER

Dernière visite à Verlaine.

JE n'ai pas voulu attrister Clio en lui racontant cette histoire navrante : le dessinateur Maurice Feuillet, le 9 janvier 1896, s'en vint faire une visite à son ami Verlaine souffrant depuis quelques jours. Il fut accueilli par la maîtresse du poète.

" La femme se présenta en caraco de pilou, des savates usées aux pieds, raconte Feuillet. Je m'informai : " Comment

va le maître ? — C'est fini. " Elle dit cela avec placidité, sans que rien de sa figure décelât la moindre émotion et, pensant qu'il était guéri, j'en exprimai ma satisfaction : " Allons tant mieux ! Peut-on le voir ? — Pourquoi faire ? — Mais pour lui dire bonjour, lui serrer la main. — Alors ce sera cent sous !... "

" Un simple lit d'acajou occupait presque entièrement la seconde chambre, où Verlaine reposait, la tête sur l'oreiller. Son teint d'ivoire jauni, le grand Christ posé sur sa poitrine, quelques fleurs, accusaient la triste vérité : " Mais il est mort ! m'écriai-je à voix basse, suffoqué et stupéfait ! — Hein ! Vous voilà bien attrapé ! " dit Eugénie de sa voix blanche.

Verlaine était mort depuis la veille...

" J'étais, continue Maurice Feuillet, sur le palier, quand une main m'agrippa : " Et mes cent sous ? " Comme je restais abasourdi, cette fille ajouta : " Quand on va au spectacle, on paie sa place ! " Prenant alors dans ma poche une pièce de cinq francs, je la jetai à ses pieds et m'enfuis. "

☆

10 JANVIER

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

CLIO, à l'aide de ma bibliothèque, veut essayer de me prouver qu'" il n'y a rien de neuf sous le soleil ".

— Tout existait autrefois ! Tu crois peut-être que ce sont les Américains qui ont inventé les revolvers ? Mais le duc de Saint-Aignan possédait sous Louis XIV un pistolet à trois coups. La mitrailleuse existait elle aussi. L'armurier du roi avait en effet créé une *machine à tirer.*

Qui sans se charger qu'une fois
Et non quatre, ni deux, ni trois,
Tire cinquante coups de suite,
Tant elle est rarement construite
Et mesmement dix d'un seul coup.

" Et les sous-marins, poursuit Clio ; ils datent du XVII^e siècle !

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— En 1641, un certain Jean Barrié obtint un brevet *pour aller pescher au fond de la mer, avec sa patache allant dans l'eau, toutes choses qui s'y trouveraient.*

— Et le brevet fut réalisé ?

— Bien sûr. La " patache " plongea maintes fois au large de Saint-Malo et de Dieppe pour aller repêcher ou fouiller des épaves. Lorsque la machine se préparait à plonger, Jean Barrié faisait hisser au grand mât un guidon indiquant que " défense était faite à toute embarcation d'en approcher dans un rayon de trois cents brasses ". Hein ? Qu'en dis-tu ?

— Que l'on devrait bien baptiser *Jean-Barrié* l'un des nouveaux sous-marins atomiques que la Marine va mettre prochainement en service.

Clio est intarissable.

— Les pointes Bic existaient en 1657 !

— Tu te moques de moi ?

— Mais non ! Dans le *Journal d'un voyageur à Paris*, on parle " de plumes d'argent où l'on met de l'encre qui ne sèche point, et sans reprendre de l'encre, on peut écrire de suite une demi-main de papier ".

Clio m'assena un dernier coup en m'affirmant l'existence d'ascenseurs à l'époque du Roi-Soleil.

— Écoute ! Voici un extrait du *Dictionnaire des Étiquettes* : " On a imaginé de supprimer les escaliers et de les remplacer par une machine dite *ascenseur*, qui vous prend au rez-de-chaussée et vous monte au second, et même au septième étage. "

— Tu sais, Clio, je crois qu'il devait s'agir d'un engin dans le genre de cet ascenseur à pédales que l'on fait gravir soi-même en pédalant.

— Pourquoi pas ?

— Oui, mais l'inventeur déclarait dans sa notice : " L'effort est *à peine supérieur* à celui de monter à pied. "

☆

11 JANVIER

Murat trahit.

ONZE janvier 1814 ! A la suite d'un ultimatum de Metternich apporté par Neipperg — le futur époux de Marie-Louise — et après quatre jours d'ultimes temporisations, Murat se décide à trahir Napoléon. Il met ainsi un terme à près d'un an de négociations secrètes avec l'Autriche, puis avec les Alliés. Ces négociations ne l'ont pas empêché d'ailleurs de se battre encore un peu dans la campagne d'Allemagne et de mettre en déroute la cavalerie ennemie ; un beau jour il arrive en chargeant à trois cents mètres de la butte où se tient l'empereur Alexandre : " Vraiment, murmure le tzar, notre nouvel allié cache trop bien son jeu ! "

Mais ce 11 janvier 1814, le traité est enfin signé : le roi Murat acceptait de mettre à la disposition des Alliés un contingent de 30 000 hommes et s'engageait à ne conclure la paix que d'accord avec l'Autriche ; il renonçait en outre à son royaume — l'Angleterre l'exigeait — si on lui accordait un territoire de 400 000 âmes en Italie.

Deux jours plus tard, raconte Jules Bertaut, Murat entrait dans la chambre de sa femme où se trouvait Mme Récamier venue en visite avec sa nièce Mme Lenormant. Il s'approcha de la belle Juliette, ennemie de Napoléon, " espérant sans doute, a conté Mme Lenormant, qu'elle lui conseillerait le parti qu'il venait de prendre, il lui demanda ce qu'à son avis il devrait faire :

" — Vous êtes français, Sire, répondit-elle, c'est à la France qu'il faut être fidèle.

" Murat pâlit et, ouvrant violemment la fenêtre d'un grand balcon qui donnait sur la mer :

" — Je suis donc un traître, dit-il.

" Et en même temps il montra de la main à Mme Récamier la flotte anglaise entrant à toutes voiles dans le port de Naples, puis se jetant sur un canapé et fondant en larmes, il couvrit sa figure de ses mains ".

Avait-il une soudaine prémonition ? Moins de trois ans plus tard, en septembre 1815, voulant rééditer pour son propre compte le retour de l'île d'Elbe, il débarqua non loin de Naples, au petit port de Pizzo, avec vingt-cinq hommes. Vite

capturé par les soldats du roi Ferdinand IV, il est condamné à mort. Avant l'exécution, il écrit à sa femme ces lignes émouvantes :

" Ne m'oublie jamais, ma vie ne fut entachée d'aucune injustice. Je vous laisse sans royaume et sans biens au milieu de nombreux ennemis, montrez-vous supérieurs à l'infortune, pensez à ce que vous êtes et à ce que vous avez été et Dieu vous bénira. Ne maudissez pas ma mémoire... "

A 6 heures du soir, la porte du cachot s'ouvre. On vient chercher le condamné ! Il n'a que quelques pas à faire, quelques marches à monter pour déboucher sur la petite terrasse du château. Celle-ci est tellement étroite — je l'ai visitée — que le peloton d'exécution a dû se mettre sur trois rangs. Les canons des fusils sont à deux ou trois mètres de la poitrine du condamné. Joachim refuse de se laisser bander les yeux.

— Soldats ! crie-t-il d'une voix forte, tirez au cœur, mais épargnez le visage.

Un silence se fait.

— Feu ! ordonne-t-il.

Et il tombe, frappé de six balles en pleine poitrine et d'une à la joue. Dans sa main droite, on trouva le cachet de l'ex-roi de Naples taillé dans une cornaline. Il représentait le profil de Caroline.

C'était le 13 octobre 1815.

Il rachetait ainsi, par ses dernières heures, les deux années où il avait forfait à l'honneur.

☆

12 JANVIER

Le phaéton à vapeur de Léon Serpollet et Ernest Archdeacon roule vers Lyon.

CLIO est en train de faire sécher ses cheveux sous un étrange appareil en toile blanche qui lui donne le joli profil de la reine Néfertiti, la femme du fameux Aménophis IV, le *roi hérétique* de la XVIII[e] dynastie...

Essayant de couvrir le bruit du séchoir, Clio me posa une question à laquelle je crus devoir répondre :

— J'aime encore mieux ta tisane de verveine.

Clio se mit alors à hurler et je compris qu'il ne s'agissait pas d'une infusion de serpolet, mais de Léon Serpollet.

— Sais-tu, reprit Clio, que Serpollet réalisa le premier voyage en automobile ?

— Non et en quelle année ? répondis-je, hurlant à mon tour.

— Au mois de janvier 1890. En compagnie d'Ernest Archdeacon, il décida de partir pour Lyon avec un phaéton à vapeur et à trois roues. Du coke en brûlant portait au rouge un serpentin d'acier générateur à vaporisation instantanée.

Bien sûr, je retranscris ici ces mots avec facilité, mais il fallut que Clio les crie à plusieurs reprises pour que je parvienne à les entendre et à les comprendre.

— Et où eut lieu le départ ?

— Du haut de la rue des Cloyes à Montmartre. L'engin faisait un bruit épouvantable. On vit des chevaux s'emballer. Sur les pavés de la banlieue, le phaéton commença à perdre des pièces... Il en perdit tout le long de la route.

— Et la voiture marchait tout de même ?

— A chaque village, avec l'aide de serruriers et de maréchaux-ferrants locaux, Serpollet et Archdeacon en confectionnaient de nouvelles.

— Des pièces grossières ?

— Si grossières que le phaéton qui pesait 550 kilos au départ en pesait 700 à l'arrivée. Les aventures des deux *chauffeurs* furent extravagantes. La voiture perdit ses bandages, puis la direction se brisa et il fallut conduire en donnant des coups de poing sur la jante devenue folle.

Clio et moi ne pûmes aller plus avant : nous étions devenus totalement aphones. Et c'est seulement un peu plus tard, lorsque Clio se *décasqua*, que je pus lui demander :

— Et en combien d'heures atteignirent-ils Lyon ?

— En dix jours ! Une moyenne de 3,5 kilomètres à l'heure !

Serpollet, m'apprit encore Clio, aimait raconter cette anecdote :

— Devant mon atelier montmartrois où je fabriquais mes voitures en série — une ou deux par trimestre — il y avait toujours un gosse de quatorze ou quinze ans qui, planté sur le trottoir, les yeux brillants de convoitise, regardait sortir mes

voitures. Un jour, il m'a supplié de le faire monter. J'ai accepté bien sûr et je lui ai demandé comment il s'appelait. Il m'a répondu : Louis Renault.

☆

13 JANVIER

Un scandale chez le Grand Condé.

LE 13 janvier 1671, un effarant scandale éclatait rue de Condé, à l'hôtel de Condé, dans la chambre même de la maîtresse de maison.

Claire-Clémence de Brézé, nièce du cardinal de Richelieu, avait épousé trente années auparavant le futur Grand Condé. En acceptant cette mésalliance, celui qui n'était encore que *M. le Duc* obéissait aux ordres de son père — *M. le Prince* — désireux de se concilier les bonnes grâces du puissant cardinal.

Durant des années, le Grand Condé guetta les fréquentes maladies de sa femme avec l'espoir qu'en passant de vie à trépas elle le " libérerait ". Mais Claire-Clémence guérissait toujours...

Sa vie fut un martyre. Mariée au plus grand homme de son temps — et il était considéré comme tel par les contemporains — Mme la princesse végétait solitaire. " L'hiver, M. le prince et Mme la princesse vivaient dans des appartements séparés à l'hôtel de Condé ; l'été, Condé partait pour Chantilly retrouver la chère princesse Palatine ; morose, Mme la princesse allait s'enfermer au château de Saint-Maur. On ne la voyait avec son mari que lors de cérémonies officielles. "

Claire-Clémence chercha des consolations... et c'est ainsi que, le 13 janvier 1671, éclata le fameux scandale. La délaissée avait accordé ses faveurs d'abord à un valet de pied nommé Duval, puis — elle vieillissait... — à un jeune page, Bussy-Rabutin, petit cousin de Mme de Sévigné. Or l'ancien amant trouvant un jour son successeur près de la princesse, " dans une posture fort libre ", tira son épée. Bussy-Rabutin

prit la sienne et Claire-Clémence s'interposa... Mais en séparant les combattants, elle reçut un coup d'épée " au-dessus de la mamelle droite ", ainsi que le dit peu élégamment la *Gazette*.

" Quoique le sujet de la noise soit honorable, écrivait Mme de Sévigné, je n'aime pas qu'on nomme un valet de pied avec un Rabutin... La maîtresse lui fait l'honneur, et le rival la honte. " Bussy-Rabutin réussit à s'enfuir à l'étranger, mais Duval fut condamné aux galères — il mourra d'ailleurs en cours de route. La colère du Grand Condé fut effroyable. Il demanda au roi une lettre de cachet pour sa femme — et l'obtint. La malheureuse dut signer une donation de tous ses biens et sa résidence fut fixée à Châteauroux. " Elle n'aura pas d'hommes qui l'approchent et que des enfants en dessous de douze ans pour pages et laquais ", note malicieusement le marquis de Saint-Maurice.

Durant vingt-cinq années, Claire-Clémence demeura enfermée. La mort de son mari ne la délivra point. Avant de rendre le dernier soupir, Condé obtint de Louis XIV la promesse que sa femme ne recouvrerait pas sa liberté. Condé n'avait point pardonné à sa femme de lui avoir fait porter des cornes — lui qui avait mené une existence extra-conjugale si fertile en aventures !

Les oraisons funèbres de Bossuet et de Bourdaloue exaltant le cœur du héros ne peuvent faire oublier la cruauté du Grand Condé pour celle qu'il avait été contraint d'épouser.

☆

14 JANVIER

Couronnement de la " reine vierge ".

ELISABETH d'Angleterre fut couronnée le 14 janvier 1559. Et nous voici discutant sur l'énigme que constitue le caractère de la " reine vierge ".

Pour Clio, Elisabeth était une femme qui ne s'intéressait point à l'amour.

— Rien d'autre ne comptait pour elle que son " métier ". Elle disait : " Je suis un roi. Je ne suis pas une femme. "

— Je crois, Clio, qu'elle n'aurait pas demandé mieux que de se livrer aux joies de l'amour, mais qu'elle les estimait incompatibles avec sa dignité, avec son rôle, avec sa mission... à moins que la reine ait été victime d'une malformation de la nature. Certains ont même parlé d'un " barrage "...

Clio se dresse sur ses ergots.

— Tu ne comprends rien à la psychologie féminine. Tout prouve la frigidité d'Elisabeth Première. Et lorsqu'elle exige flatteries et compliments sur ce qu'elle croit être sa beauté — cette beauté chevaline... — c'est uniquement pour pouvoir montrer à ceux qu'elle force à l'admirer sa supériorité en dédaignant leurs hommages.

— Je vais te citer une phrase de la reine qui te prouvera qu'elle luttait contre son tempérament : " Si vous saviez, s'écria-t-elle un jour, ce que sont mes nuits, vous ne me conseilleriez pas d'aller me reposer. " Hélène Vacaresco l'a fort bien dit : " Elle est une créature déchirée entre son devoir qui la veut virile, et sa sentimentalité qui réclama sa part. " Elle a vraiment aimé Robert Dudley qu'elle fera comte de Leicester et lui pardonnera toutes ses trahisons — même son mariage secret avec lady Lettice.

Ai-je convaincu Clio ? Je ne le pense pas. Ces discussions ne sont pas fâcheuses pour notre ménage. Tout est mieux que de se voir appliquer cette définition de Capus à qui l'on disait : " les Untel sont très heureux. "

Et Capus de répondre :

— Non, ils ne sont pas heureux... Ils sont immobiles.

☆

15 JANVIER

Notre-Dame de Thermidor.

Le 15 janvier 1835, s'éteignait dans sa principauté située dans le Hainaut Mme la princesse de Chimay. C'était

une femme monstrueuse de grosseur qui, chaque été, traînait une mauvaise graisse jaunâtre de ville d'eaux en ville d'eaux. Elle avait jadis été la plus belle femme de son temps — dans le genre cariatide. Son nom seul évoque pour la Grande Histoire la chute de Robespierre, et pour la Petite les plaisirs du Directoire : Mme Tallien.

Mais Thérésia Cabarrus, " Notre-Dame de Thermidor ", ne fut-elle pas un peu une voleuse de gloire ? Cette " gloire ", rappelons-le, fut d'avoir envoyé, de la prison de la Force, à son amant et futur mari Tallien, ce billet, daté du 7 thermidor : " L'administrateur de la police sort d'ici : il est venu m'annoncer que demain je monterai au tribunal, c'est-à-dire sur l'échafaud. Cela ressemble bien peu au rêve que j'ai fait cette nuit : Robespierre n'existait plus et les prisons étaient ouvertes. Mais grâce à votre insigne lâcheté, il ne se trouvera bientôt plus personne en France capable de le réaliser. "

Le hasard fait bien les choses : aujourd'hui, date anniversaire de la mort de Mme Tallien, Marie-Hélène Simonin, veuve de notre vieil et cher ami Albert, est venue déjeuner. Elle prépare un ouvrage sur Notre-Dame de Thermidor. Aussi Clio l'attaque-t-elle :

— Pourquoi douter que l'injure lancée par la femme qu'il adore n'ait été pour Tallien le coup de cravache qui fait sauter l'obstacle ? Pour ma part, je trouve que Thérésia a bien mérité sa légende. Après tout, c'est un peu, beaucoup grâce à elle que les survivants avaient encore la tête sur leurs épaules. Moi, j'en aurais eu de la gratitude. Pas toi ? C'est du joli.

J'essaie d'apaiser Clio.

— Cette légende a influencé les historiens, et Mme Tallien qui ne fut qu'une courtisane aimant l'argent et le pouvoir, mettant ses charmes opulents au service de ses ambitions, a bénéficié d'un traitement de faveur. Elle fut une manière d'enfant chérie de l'Histoire.

Ma compagne témoignant toujours d'une incrédulité scandalisée, nous résumons, Marie-Hélène Simonin et moi, — l'un aidant l'autre — l'histoire de Notre-Dame de Thermidor.

Agée de onze ans, la fille du banquier espagnol Cabarrus — Français naturalisé espagnol pour ses affaires — avait réussi à ensorceler à un tel point son oncle Maximilien Galabert qu'il demanda la fillette en mariage. Le banquier, quelque peu stupéfait, conseilla à son beau-frère de quitter Madrid

pour un pays qui lui échaufferait moins le sang et expédia sa fille à Paris. Envoyer, à la fin du XVIII^e siècle, une fillette trop précoce à Paris, avec l'espoir de l'assagir, voilà qui démontre quelque inconscience...

Après avoir causé un certain nombre de ravages — entre autres dans le cœur des deux frères Laborde —, Thérésia, âgée de quinze ans, devint la femme du marquis de Fontenay, qui n'était pas plus marquis que Fontenay ; issu d'une lignée de marchands drapiers, il se nommait en réalité Devin, mais possédait des terres érigées autrefois en marquisat, ainsi qu'une grande maison, une manière de château situé dans la grand-rue de Fontenay. Cela lui parut deux raisons suffisantes.

Un enfant naquit l'année suivante, mais déjà la future M^me Tallien et son mari — mœurs à la mode — ne sont plus l'un pour l'autre que des étrangers et la jeune femme commence une existence amoureuse assez bien fournie qui, si j'avais l'ambition de te la conter, nous entraînerait bien loin...

A la fin de l'hiver 1793, résidant à Bordeaux, elle ne peut fournir un *certificat de civisme* — ou quelque autre pièce exigée par la bureaucratie révolutionnaire — est arrêtée et enfermée. Thérésia se souvient alors d'un jeune correcteur d'imprimerie qui se trouvait par hasard dans l'atelier de M^me Vigée-Lebrun lorsque le peintre de Marie-Antoinette faisait son portrait. Le prote avait parlé de l'œuvre en termes fort jolis. Deux années plus tard, chez M^me Alexandre de Lameth, elle l'avait revu. Le correcteur était devenu le secrétaire du député. A la demande de la femme de son patron il avait cueilli des roses pour la " citoyenne Fontenay " qui lui en avait laissé une en souvenir. Aujourd'hui, l'ancien prote était le maître de Bordeaux : le proconsul Tallien.

Tallien accepta de venir interroger lui-même la prisonnière. Thérésia joua un jeu auquel elle était fort experte... et Tallien promit de sauver la jolie ci-devant. Pour remercier son sauveteur, la citoyenne ne put faire moins que de se laisser aller dans les bras de son protecteur, ébloui par cette bonne fortune.

— Ce fut ma planche de salut, avouera-t-elle plus tard sans ambages.

Tallien rappelé à Paris, Thérésia le suivit, mais Robespierre n'aimait pas l'amour et il jeta Thérésia en prison.

— Si le nez de Cléopâtre..., murmure Clio *sotto voce*, en me faisant signe de continuer.

Le 26 décembre 1794, Thérésia épouse Tallien. Union éphémère. La jeune femme divorce afin de poursuivre avec le maître du jour, le roi Barras, une liaison commencée depuis déjà quelques mois. La voici devenue la reine du Directoire... pas pour très longtemps d'ailleurs... Barras possédait, en effet, le talent de se débarrasser de ses maîtresses avec élégance. Il maria Joséphine avec un maigriot petit général corse qui semblait plein d'avenir... et lorsqu'il eut assez de Thérésia, il la jeta dans les bras du riche banquier Ouvrard qui paraît d'ailleurs s'être fort bien résigné à accepter l'héritage puisqu'il fit à l'ex-M^me^ Tallien quatre enfants. Barras, plus discret, ne lui en avait fait qu'un qui mourut en naissant.

Clio nous interrompt : en réalité, elle en savait autant que nous sur Notre-Dame de Thermidor, mais elle avait voulu que nous nous enferrions — à son point de vue du moins.

— A vous entendre, on dirait que Thérésia n'était qu'un joli bibelot que se passaient les hommes en place. Elle devait pourtant jouer le jeu avec adresse et en fin de compte elle ne se débrouilla pas si mal : être deux fois divorcée, avoir quatre bâtards, une réputation de courtisane, et se faire épouser par l'héritier des princes de Chimay : je salue.

Comme je restai coi, Clio conclut triomphante :

— J'ajoute que Thérésia qui avait l'esprit équitable — et le " cœur " généreux — donna quatre enfants à son prince d'époux comme à son banquier d'amant...

☆

16 JANVIER

Quand on déjeune avec un gastronome.

ROBERT COURTINE, le meilleur de nos gastronomes et de nos écrivains de table, vient déjeuner à la maison. Il publie cette semaine un livre intitulé *Il était une fois des recettes*. En le lisant...

— On y pense, achève Clio, car, vous l'avez dit, Robert, la cuisine, c'est le souvenir.

On se soigne aussi, et, tout en déjeunant, Courtine nous donne d'excellents conseils pour nous bien porter. Il nous rappelle ce proverbe hollandais : " *Haring in't land, dokter aan de kant* ", ce qui veut dire : " Lorsque le hareng est là, le docteur s'en va ! "

— Savez-vous, Clio, que le persil est un remède miracle ?

— Comment cela ?

— Eh bien, une poignée de 20 grammes contient les deux tiers de la quantité de vitamine C nécessaire journellement à un adulte, et trois à quatre fois plus que celle nécessaire en provitamine A ?... sans parler de sa richesse en fer, en calcium et en manganèse. Et l'ail ! D'après Hérodote, les Égyptiens l'administraient comme fortifiant aux ouvriers qui construisaient les pyramides !

— Je veux manger de l'ail et du persil à chaque repas, décide Clio, toujours excessive.

Mais il s'agit surtout d'un livre contenant de merveilleuses recettes qui éblouiront le palais de nos invités. Tandis qu'ils dégusteront le plat que Clio aura conçu, ils apprendront son histoire, et se familiariseront avec la géographie. Ils pourront même faire du tourisme ! C'est ainsi qu'ils découvriront qu'il existe à Pontedassio un musée des spaghetti, où se trouvent exposés tous les types d'instruments anciens et modernes servant à fabriquer les pâtes et des documents dont le plus ancien remonte au XIII^e^ siècle. Je veux faire à mon tour étalage de ma science :

— En 1928, une statue de Marie Harel fut élevée à Vimoutiers, le pays du camembert, par un médecin américain, Joseph Klirim, par reconnaissance, dit-on, car le praticien soignait ses malades d'outre-Atlantique avec du " camembert "...

— Oui, précise Courtine, mais la statue fut détruite pendant la dernière guerre, reconstruite grâce à une souscription américaine... et inaugurée par un préfet portant le nom de Gervais...

Je rappelle à Clio, et à Courtine, l'histoire de Ninon de Lenclos, qui fit soupirer longtemps à ses genoux un jeune homme âgé d'une vingtaine d'années. Enfin elle se rendit à ses vœux. " Pourquoi m'avez-vous fait attendre aussi longtemps un tel bonheur ? lui demanda son jeune amant le lendemain matin. — Parce que je voulais fêter avec vous

ce matin mon soixante-dixième anniversaire ", expliqua Ninon.

— Cette jeunesse quasi éternelle, nous expliqua Courtine, venait du fait que toute sa vie elle avait surtout mangé froid et s'était lavée à l'eau froide.

Et notre gastronome termine son repas par une pomme.

— Jamais autre chose ! Je ne mange jamais de plats sucrés — c'est grâce à cette pomme que je suis resté svelte en dépit des nombreux et copieux repas que je suis obligé d'ingurgiter pour ma profession.

Et avant de nous quitter, Robert Courtine nous cite ces vers écrits par Victor Hugo :

Si vous étiez venue
Ô belle que j'admire
J'aurais tué Pégase
Et je l'aurais fait cuire
Afin de vous servir
Une aile de cheval...

☆

17 JANVIER

Lola Montès et son journal intime.

CLIO est en train de compulser les éphémérides.

— 17 janvier, mort de la fameuse danseuse espagnole Lola Montès...

J'ose poursuivre :

— Ainsi nommée parce qu'elle n'était ni danseuse ni espagnole.

— Raconte-moi ça.

— Eh bien, Clio, Lola Montès s'appelait en réalité Marie-Dolorès Gilbert et était née en Irlande Lorsque, le 8 juin 1843, elle eut l'inconscience de présenter les pas de l'*olano* et de la *guaracha* au public de l'Opéra de Paris, elle se fit siffler ! Clio, n'évoquons pas la " carrière " de Lola qui fit

perdre son trône au pauvre Louis Ier de Bavière, contentons-nous, en cet anniversaire de sa mort, d'évoquer sa fin. Après une vie pour le moins agitée, elle décida de partir pour les États-Unis afin d'interpréter son propre personnage. Max Ophuls nous l'a montré. Une gigantesque parade historique mettait en scène successivement la Danseuse, la Femme politique, la Comtesse, la Révolutionnaire, la Fugitive. Enfin, elle s'exhibait sous les traits de la Sainte de la liberté, affranchissant la Bavière du joug des Jésuites ! Ayant de plus en plus besoin d'argent, elle accepta de se montrer à la foire. Pour un dollar, on pouvait venir converser avec " Mme la comtesse de Landsfeld ". Après avoir, elle aussi, suivi la ruée vers l'or, Lola fut touchée par la grâce en écoutant un sermon dans la chapelle méthodiste de Broadway.

" Sur sa table, a raconté son confesseur, était toujours ouvert le Saint Livre, à l'endroit où le sauveur pardonne à Madeleine dans la maison de Simon. Je revins la voir plusieurs fois et l'interrogeai de mon mieux. Elle me répondait avec humilité, ses grands yeux brillant de larmes fixés sur les miens. Au cours d'une longue pratique du ministère, je n'ai jamais rencontré de repentir plus profond, de contrition plus sincère et plus absolue que chez cette pauvre femme. "

Elle était devenue militante d'une manière d'Armée du Salut, distribuant des tracts méthodistes et prêchant jusque dans les rues. Veut-on savoir ce qu'elle écrivait alors dans son journal intime ? " Londres, ce mercredi. Oh ! Je n'ose pas songer au passé. Quelle femme n'ai-je donc pas été ! Combien donnerais-je pour que mon exemple pût servir d'avertissement à celles qui seraient tentées de m'imiter... A présent que je suis seule au monde, malade, abandonnée de tous, même de ma propre mère, Jésus est venu frapper à la porte de mon cœur. Béni soit-il ! par le secours de Sa grâce, le soutien de Sa divine parole, j'entrevois, pour mon âme coupable, un espoir de salut ; j'ai compris que nous portons le Ciel en nous-mêmes et que ceux qui ne l'y cherchent pas, ne le trouveront jamais. Mon Dieu, Dieu de Clémence, prenez pitié de la voyageuse fatiguée, accordez-lui bientôt ce qu'elle demande à genoux. "

☆

18 JANVIER

Robert Scott arrive au pôle Sud.

DES savants s'enterrent pendant de longs mois dans les glaces du pôle Sud tandis que des lignes aériennes de plus en plus nombreuses passent par le pôle Nord. L'un et l'autre paraissent naturels à nos esprits que trop de prodiges ont blasés et nous oublions aisément qu'il y a moins de soixante-quinze ans deux expéditions, l'une norvégienne et dirigée par Amundsen, l'autre britannique et conduite par Scott, partaient à l'assaut d'un pôle Sud encore inviolé.

Le 18 janvier 1912, Robert Scott arrivait en vue du Pôle. Il traçait alors ces lignes sur son carnet — ce carnet que l'on devait découvrir à côté de son cadavre gelé : " La catastrophe s'est produite ! A deux heures, les yeux perçants de Bowers découvrent dans le lointain comme un cairn ; à cette vue, il éprouve une angoisse ; après tout, cela peut être simplement une vague de neige. Une demi-heure après, droit devant nous, il distingue une tache noire. Cette tache ne peut être évidemment un tas de neige. Poursuivant notre route, nous apercevons qu'elle est formée par un drapeau noir attaché à une barre de traîneau. Autour, des vestiges de campement ; des traces d'allées et venues de traîneaux, de skis et des empreintes très nettes de nombreuses pattes de chiens. Un simple coup d'œil nous révèle tout. Amundsen et ses Norvégiens nous ont devancés au but ! Les premiers ils ont atteint le Pôle ! "

A l'emplacement du Pôle, Scott et ses compagnons trouvent la tente brune d'Amundsen et un message affectueux de l'explorateur norvégien. Ce n'est pas un baume sur la blessure de Scott. Les cinq hommes ont les larmes aux yeux. Silencieusement, ils plantent le drapeau anglais au côté du fanion norvégien. D'un mois ! Ils ont été battus d'un mois !

" Maintenant, écrit encore Scott, nous tournons le dos au but de notre ambition, pour entamer un nouveau labeur singulièrement rude : 1 280 kilomètres pendant lesquels nous aurons à haler notre traîneau au prix de pénibles efforts. Adieu à la plupart de nos rêves ! " Et c'est le retour... le terrible retour. La température de moins de 30° persiste. Oates et le sous-officier Evans la supportent mal. Chez ce

dernier, le moral est mauvais. Il ne parvient pas à surmonter la déception. On suit le chemin de l'aller... ce chemin où l'espoir les aidait à surmonter la terrible fatigue, le froid paralysant tout, cet épouvantable blizzard qui, sans relâche, vous cisaille le visage.

Le 16 février, Evans meurt. Oates est, à son tour, bien bas. Le malheureux ne peut plus se servir de ses pieds et de ses mains gelés. Il se traîne sur les genoux entre ses compagnons. " Avant-hier soir, écrit Scott le 15 mars, il s'endormit, espérant ne plus rouvrir les yeux ; le lendemain, hélas, il se réveilla ! A ce moment, le blizzard soufflait. Il nous dit alors : " Je sors et serai peut-être quelque temps dehors ", puis il disparut dans les tourbillons de neige. Nous ne l'avons plus revu ensuite... "

Lundi 19 mars. Le blizzard est devenu une épouvantable tempête. Les trois malheureux, Scott, Bowers et le docteur Wilson, s'étendent dans leur sac de couchage. Le prochain dépôt est à vingt kilomètres... mais il est absolument impossible de faire un seul pas hors de la tente. " Maintenant tout espoir doit être abandonné. Nous tiendrons jusqu'à la fin, mais nous nous affaiblissons graduellement : la mort ne peut être loin. "

Six mois plus tard, lorsque le docteur Atkinson retrouva le campement et pénétra dans la tente, les trois hommes avaient l'air de dormir. Scott était sur le seuil. Le docteur Wilson, à demi-dressé contre la paroi, souriait encore doucement.

☆

19 JANVIER

Le nez de Cléopâtre.

J'AI acheté une médaille représentant Cléopâtre et son célèbre nez immortalisé par Pascal. La reine est à Paris quelque peu chez elle puisque — du moins on l'affirme — sa

momie s'étant mitée aurait été enterrée dans le jardin même de la Bibliothèque nationale, côté rue Vivienne... mais ceci est une autre histoire. Revenons au nez... qui n'est d'ailleurs guère extraordinaire. Clio le trouva même affreusement busqué. Sans doute faut-il se méfier du jugement porté par une femme sur une autre femme — même lorsqu'il s'agit d'une dame aujourd'hui momifiée et mitée. Cependant, que nous voilà loin de la description de Théophile Gautier : " Un nez sévère et droit, en façon de camée, coupé de narines roses et palpitantes à la moindre émotion, comme les naseaux d'une tigresse amoureuse. "

— Il est vrai, remarqua Clio, que Théophile Gautier n'avait pas plus vu le nez de la reine d'Égypte que " les naseaux d'une tigresse amoureuse ".

Nous regardâmes donc toute la soirée avec un esprit assez critique l'appendice nasal qui fit changer la face du monde. A vrai dire, cette médaille est l'une des rares représentations authentiques de Cléopâtre. On crut longtemps que la statue conservée au Vatican et nous montrant une dame portant avec désinvolture un serpent en guise de bracelet représentait Cléopâtre. Mais il s'agissait en réalité d'une *Ariane endormie*. La chose a été prouvée. Plus sérieuse est la statue qui se trouve à Venise. Cette fois, le serpent n'est plus paisiblement enroulé autour du bras, mais pique la reine au sein. Celle-ci grimace même de douleur. L'artiste n'ayant point assisté à la scène fameuse, mieux vaut croire, me semble-t-il, à la ressemblance de ma médaille.

☆

20 JANVIER

Les filles repenties de l'abbaye Saint-Antoine.

CLIO est allée voir un malade à l'hôpital Saint-Antoine, mais, sa mission charitable accomplie, mon amoureuse du passé n'a plus en tête que les quelques rares vestiges de la vieille abbaye Saint-Antoine qu'une infirmière

est allée lui montrer. A son retour, Clio a disparu dans ma bibliothèque et ce qu'elle a découvert ne manque pas de saveur...

— Sais-tu, m'annonce-t-elle triomphalement, que l'abbaye fut fondée en 1198 par le curé de Neuilly-sur-Marne. Celui-ci pour former sa communauté s'adressa principalement aux femmes de mœurs légères qui, nous dit un texte du temps, " *se mettaient aux carrefours des voyes, et s'abandonnaient pour petits prix, à tous, sans avoir honte ni vergogne* ".

— Et c'est après avoir entendu ce curé prêcher que ces " folles femmes " se convertirent ?

— Mais oui, elles se coupèrent les cheveux en signe de repentir, se réunirent en congrégation, furent les premières religieuses de l'abbaye Saint-Antoine et devinrent extrêmement riches et puissantes. Pense que leur abbesse — on l'appelait *la dame du Faubourg* — avait droit de basse, moyenne et haute justice sur la population du faubourg qui comprenait une partie du XI^e^, du XX^e^ arrondissement et tout le XII^e^. Lorsque Saint Louis apporta à Paris la Couronne d'Épines, c'est à l'abbaye de ces filles repenties qu'il exposa d'abord la sainte relique. Dernier détail, c'est la mère abbesse qui avait, jusqu'à la Révolution, le monopole de la vente de viande pour tout le faubourg. C'est seulement en 1939 que les vestiges de la boucherie de l'abbesse disparurent. On pouvait les voir jusqu'à cette date au 225 de la rue du faubourg Saint-Antoine.

— Ton histoire, Clio, est édifiante et prouve que le repentir est récompensé. Et peut-être qu'ici aussi la bonne réputation de la communauté était telle que des jeunes filles prétendirent avoir " fait les carrefours " pour pouvoir entrer dans le couvent. On les faisait d'ailleurs examiner par des matrones, qui les soumettaient à une visite scrupuleuse. Si elles étaient déclarées vierges, elles étaient " honteusement " chassées.

— Tu te moques une fois de plus de moi ?

— Non, jolie Clio ! Cela se passa ainsi au couvent des Filles Repenties. Je préciserai même que l'on vit des postulantes se prostituer *exprès* durant un an ou plus pour pouvoir ensuite être admises dans cet étonnant couvent...

— Et où se trouvait-il, " ton " couvent ?

— A l'emplacement exact de notre Bourse du Commerce.

21 JANVIER

L'arche de Noé a-t-elle échoué sur le mont Ararat ?

TROIS messes — à Saint-Germain-l'Auxerrois, à Saint-Denis et à la Madeleine — sont dites aujourd'hui à la mémoire de Louis XVI. Ainsi que le proclame Clio un peu cavalièrement :

— Même pour un roi guillotiné, c'est beaucoup !

Devant cet embarras du choix, nous demeurons donc à la maison. Il pleut comme il ne pleut qu'à Paris... Et nous évoquons le Déluge. Nous en venons à parler de l'arche. S'est-elle vraiment échouée sur le mont Ararat ?

— Il s'agit d'une belle légende, affirme Clio.

Sûr de marquer un point, j'ajoute en détachant bien les mots :

— Que l'on retrouve aussi dans le texte du Sumérien Utnapishti, dans la onzième tablette contant les aventures du roi Gilgamesch...

— Pour être capable de me dire tous ces noms par cœur, je te soupçonne de t'être fortement documenté à mon intention, mais je ne marche pas ; il ne faut pas confondre légende — même biblique — et histoire.

— Tu ne vas pas nier l'existence du Déluge, toi qui as lu les livres de Céram et de Werner Keller ? Je vais même pouvoir te dire de mémoire l'extraordinaire télégramme de Woolley : " Nous avons découvert des traces du Déluge. " La colossale inondation de la Bible fournissait, en effet, la seule explication plausible de la présence dans le sous-sol d'Ur d'une couche de trois mètres d'alluvions séparant nettement les vestiges de deux époques différentes de civilisation.

J'enfonce mon clou :

— Le texte sumérien le précise même : " Et toute l'humanité s'était transformée en glaise. "

— Le Déluge a existé, reconnaît Clio, mais l'arche a-t-elle vraiment échoué sur le mont Ararat ?

— La Genèse l'affirme : " Au dix-septième jour du septième mois, l'arche se posa sur le mont Ararat " et qui plus est, elle ne l'affirme pas seule.

— Comment cela ?

— Eh bien, les habitants du petit village arménien de

Bayris, au pied du mont Ararat, prétendent, depuis des générations et des générations, qu'un gigantesque bateau de bois se trouve échoué dans les glaces de la montagne. Et depuis un siècle les témoignages les plus divers sont venus confirmer ces affirmations.

— Oui, oui, interrompt Clio narquoise, mais en 1951 le docteur Smith, à la tête d'une expédition de quarante personnes, fouilla toute la calotte de glace sans succès.

— Pourtant, dis-je à mon tour, M. Navarra, à la suite de trois expéditions, nous a assuré autrefois qu'il a retrouvé l'arche à 4 250 mètres d'altitude : " Après quatre jours d'expédition, je découvris la crevasse qui me permit d'accéder à l'emplacement de l'arche. L'état d'épuisement où nous étions du fait de la tempête et les difficultés du retour à envisager ne me permirent de prélever qu'une partie de poutre enfouie dans la glace. "

Clio est sceptique :

— Qui nous dit que ce bois provient bien de l'arche ?

— Bien sûr, on ne peut rien affirmer, mais le rapport de plusieurs savants conclut que, d'après le stade avancé de lignitisation, on peut assurer que ce morceau de bois remonte à près de cinq mille années. Cinq mille ans, c'est l'époque même où se serait produit le Déluge, la certitude de cette date est démontrée par l'archéologie. Il est certain, Clio, que la Mésopotamie a été ravagée à cette époque par un terrible cataclysme. Alors, avoue que c'est troublant ?

— Pourquoi M. Navarra n'essaierait-il pas de nous rapporter toute l'arche ? murmure Clio ironique.

— Dieu a dit à Noé de construire une arche de 300 coudées et Utnapishti prétend que la base du bateau avait 12 *iku*, soit 3 500 mètres carrés.

Ces dernières précisions anéantissent ma compagne, elle préfère abandonner le sujet et j'essaie d'avoir le triomphe modeste...

☆

22 JANVIER

Les animaux et la justice des hommes.

Je me souviens toujours de ce déjeuner chez notre ami le délicieux Georges von Parys, aujourd'hui, hélas ! disparu. Il possédait un étonnant merle parleur. Il était noir, arborait fièrement un bec jaune et venait de Java. Fort aimable, il nous accueillait en se présentant en ces termes :

— Je suis Coco, le bel oiseau bavard.

Durant le dîner il imita mon rire si parfaitement que, gêné, je n'osais plus dire un mot. Clio en profita — lâchement — pour faire parade de son érudition :

— Savez-vous que sous la Révolution on exécuta un perroquet dont les propos furent jugés par trop aristocratiques ?

Coco n'ayant pas cru devoir intervenir, Clio poursuivit :

— En pleine Terreur un pauvre invalide fut condamné à mort avec son chien par le Tribunal révolutionnaire pour avoir dressé son animal " à aboyer contre les habits bleus de la garde nationale ". Au cours de l'Histoire, on vit d'autres monstruosités. Savez-vous qu'à Bâle, en 1474, un coq fut condamné à être brûlé vif pour avoir pondu un œuf ?

— Et que fit-on de l'œuf ? demanda Georges.

— Le coq monta au bûcher en compagnie de son œuf.

J'appris ainsi que l'on condamna à mort et que l'on exécuta bien souvent — par la corde, le fer ou le feu — des cochons, des bœufs ou des vaches coupables d'avoir causé la mort d'un homme. On vit même une truie normande condamnée en 1368 à être pendue pour avoir blessé mortellement un enfant en lui déchirant les membres. Avant la pendaison, on éprouva le besoin d'habiller la truie de haut-de-chausses, veste, chausses et gants blancs et on lui fit subir la peine du talion en lui coupant une patte.

La conversation — trop horrible — n'alla heureusement pas plus avant car " le bel oiseau bavard " se mit à chanter un des airs les plus exquis composés par son maître : *Un soir tu verras...* Et en l'écoutant avec ravissement, nous oubliâmes les affreuses histoires évoquées par Clio.

23 JANVIER

Le zouave du pont de l'Alma.

La Seine est à nouveau en crue et voici Clio tout excitée. Elle s'est plongée dans l'histoire des débordements de la Seine et le zouave du pont de l'Alma — on l'a heureusement conservé, en amont, sur une pile du nouveau pont — a vécu dans notre intimité durant toute la semaine.

— Pense, rappelle Clio avec nostalgie, qu'en 1910 la pointe de la barbe trempait !

— C'est-à-dire 8,62 m au pont d'Austerlitz le 25 janvier 1910, contre 7,12 m le 23 janvier 1955.

— Ne me parle pas de chiffres. Je n'y comprends rien et je ne veux pas percer ce mystère.

— Quel mystère, Clio ?

— Eh bien, j'ai appris que le zéro du pont de la Tournelle avait été établi d'après les plus basses eaux de 1709... mais en 1865, le fleuve descendit *en dessous* du zéro.

— Comment cela ?

— Oui, le zéro se trouvait hors de l'eau et dominait insolemment l'étendue de vase piquetée çà et là d'objets hétéroclites. Au pont Royal, le zéro est à 85 centimètres au-dessus du sol de la rivière. Il faut donc, là, ajouter ce dernier chiffre à l'étiage... Tu vois, c'est impossible à trouver ! Aussi, à l'instar de tous les Parisiens, j'aime mieux le zouave. Au moins, c'est net !

— Mais, Clio, pourquoi a-t-on replacé le zouave et pas l'artilleur, ou le chasseur à pied qui regardait vers l'aval ? Pourquoi pas le fantassin qui, lui aussi, comme le zouave, contemplait l'amont ? Pourquoi ?

— Parce que les zouaves étaient autrefois très populaires. Tu connais, je pense, le mot de la princesse de Metternich ?

— Dis toujours.

— " Leur uniforme est bien joli, mais avec ces pantalons si amples, on ne peut deviner ce qu'ils pensent ! "

Je vous rapporterai encore que le zouave qui posa pour le pont de l'Alma s'appelait André-Louis Gody et était né dans le Nord, à Gravelines. C'est Napoléon III qui, lors d'une revue, séduit par son allure martiale, lui avait demandé de

poser pour le sculpteur Dielbot. Gody mourut avant la crue de 1910, à l'âge de soixante-huit ans. Il n'eut donc pas la vision désagréable de se voir en effigie avec de l'eau au ras de la bouche ! Précisons encore que la statue coûta, en francs-Napoléon III, 22 500 francs. Elle mesure 5,60 m et pèse 8 tonnes. Est-ce pour cela que le pont, depuis sa construction, est descendu de 17 centimètres ?

☆

24 JANVIER

Gérard de Nerval mourut ce jour-là.

Il y a un peu plus d'un siècle, débouchait, place du Châtelet, une ruelle sordide, la rue de la Tuerie, qui aboutissait à un escalier étroit, lépreux, visqueux, conduisant à la rue de la Vieille-Lanterne. Là croupissait " entre deux égouts béants, noirs comme les soupiraux d'un monde immonde ", un bouge où se trouvaient tracés sur le verre d'une lanterne ces mots :

On loge à la nuit.
Café à l'eau.

En face, au-dessus de la dernière marche de l'escalier, s'ouvrait une fenêtre cintrée fermée par des barreaux de fer. C'est au croisillon central que Gérard de Nerval, dans la nuit glacée du 24 au 25 janvier 1855, attacha un lacet blanc qu'il possédait depuis quelque temps et qu'il prétendait avoir appartenu à Mme de Maintenon ou à Mme de Longueville. Il plaça une grosse pierre sur la dernière marche, y monta, passa le lacet autour de son cou et d'un coup de pied repoussa la pierre...

Cet acte de folie — car la thèse d'un suicide conscient ou celle de l'assassinat sont aujourd'hui abandonnées — se déroula à l'emplacement exact où s'ouvre aujourd'hui le trou du souffleur du théâtre de la Ville...

25 JANVIER

Les débordements de la Seine.

NOUS nous sommes penchés, Clio et moi, sur l'histoire des débordements de la Seine, et nous avons constaté qu'ils sont fort anciens. La première inondation connue date de 585 et Grégoire de Tours l'a narrée en grand détail.

Mais Clio refuse de s'attarder aux temps mérovingiens, voire carolingiens, il faut les Capétiens pour qu'elle prête une oreille attentive.

En 1196 l'inondation prend l'aspect d'une catastrophe. On voit passer, dans les eaux jaunes du fleuve, les cabanes des riverains arrachées des rives de l'amont. Notre-Dame est cernée par les flots et la Seine pénètre sans façon dans le palais du roi. Philippe Auguste se voit contraint d'aller demander asile à l'abbaye Sainte-Geneviève. Une procession patauge à travers la cité inondée ; le roi la suit, les pieds nus, non seulement en guise d'humilité, mais aussi parce que l'état du sol l'exige... L'abbé de Saint-Denis, portant le saint clou et le très saint bois, se rend devant le fleuve en furie et le bénit en suppliant :

" Au nom des signes de la Sainte Passion, que le Seigneur ramène les eaux dans leur lit ! "

Le lendemain, la Seine cessait d'être torrent.

Les rois passent, les inondations se poursuivent, les ponts et leurs maisons s'écroulent...

Clio m'interroge :

— Pourquoi diable construisait-on des maisons sur les ponts ?

— On surchargeait alors les ponts de maisons de six ou sept étages avec l'espoir que le poids des bâtiments empêcherait la Seine d'arracher les arches enfoncées dans le sol du fleuve. Cet espoir demeura d'ailleurs chevillé au cœur des Parisiens durant des siècles et, si surprenant que ce soit, on continua, en dépit de catastrophes successives, à couvrir les ponts parisiens de maisons. Fait plus surprenant encore, on ne rencontrait aucune difficulté pour trouver des locataires... sans doute parce que ces maisons étaient les seules à Paris à avoir le " tout à l'égout ".

Clio reste songeuse puis demande :

— La grande crue de 1910 a-t-elle vraiment battu tous les records ?

— Non, c'est en 1658 que la Seine se surpassa. Au pont de la Tournelle, l'eau monta en mesures actuelles à 8,81 m, une trentaine de centimètres de plus qu'en 1910. La butte Saint-Roch et la butte des Moulins — sa voisine — devinrent des îles. On naviguait à l'emplacement de notre place de l'Opéra, de notre rue de Rivoli et jusqu'au Rond-Point des Champs-Élysées. Il y avait sept pieds d'eau dans le cloître des Célestins où s'élève aujourd'hui la caserne du boulevard Henri-IV.

Le 1er mars, à minuit, la Seine, pour ne pas en perdre l'habitude, entraîna avec elle une partie du Pont-Marie. Cinquante personnes furent noyées et vingt-deux maisons s'écroulèrent dans les eaux. Le lit dans lequel était couché un notaire fut jeté dans la rue avec son occupant tandis que la maison s'abîmait dans les flots. Le notaire — qui avait sans doute la conscience tranquille — ne se réveilla même pas et fut tout étonné de se retrouver, à son réveil, dehors, sur un pont démoli et à six mètres au-dessus des eaux déchaînées.

— Sais-tu, Clio, que les Parisiens du temps de Louis XIV avaient eux aussi " leur " zouave ?

— Comment cela ?

— Oui, ils allaient consulter l'estrade supportant la croix érigée place de Grève et qui était composée de six marches. Lorsque l'eau effleurait le dernier degré, les habitants du quartier garaient leurs meubles. Près du Châtelet, il y avait un pilier portant une image de la Vierge des Sept Douleurs avec ce quatrain :

Mil quatre cent quatre-vingt-seize
Le septième jour de janvier
Seyne fut ici à son aise
Battant le siège du pilier.

Pour que nous n'ayons pas ce soir de cauchemar et que nous ne nous prenions pas pour le notaire du Pont-Marie, j'ai lu à Clio, avant de nous endormir, ces trois lignes du journal de Pierre de l'Estoile : " 3 janvier 1591. — Le niveau de la Seine est si bas que l'on peut aller quasi à pied sec du quai des Augustins à l'île du Palais. "

26 JANVIER

La crue de 1910.

LA Seine monte encore davantage et Clio est arrivée à la maison avec une brassée de journaux de janvier 1910.

— Écoute, me crie-t-elle. Ce fut effarant ! " 27 janvier : l'eau monte toujours. 500 hectares sont noyés. La Seine menace d'envahir les Champs-Élysées, le flot n'est plus qu'à 20 centimètres du parapet. " Tu écoutes ?

— Bien sûr.

Et Clio reprend sa lecture :

— " La Seine roule en trombe dans la plupart des tunnels du métropolitain. Le point le plus dangereux de Paris demeure la place du Havre : 40 centimètres de pavés seulement séparent la nappe liquide extérieure de celle qui noie le sous-sol. Autre point crucial : devant la gare d'Orsay. L'eau a rempli la gare et l'on s'attend d'une seconde à l'autre qu'elle fasse sauter les dalles de verre formant le trottoir de la gare. A ce moment, tout le quartier Saint-Germain-rue de Lille serait noyé, non par l'eau venue des égouts, mais directement par les eaux du fleuve. "

La voix de Clio, qui a le goût de la tragédie historique, devient claironnante :

— " 27 janvier au soir : la catastrophe s'est produite : l'eau a envahi toutes les rues entre le quai et le boulevard Saint-Germain. L'avenue Ledru-Rollin disparaît sous 2 mètres d'eau. La voûte du chemin de fer d'Orléans s'écroule. On navigue rue Daumesnil, rue du Chevaleret, rue Traversière, place Maubert. L'eau monte toujours de 5 centimètres par heure. Le cap des 8 mètres est atteint. Les chevaux et les ânes du Jardin des Plantes ont de l'eau jusqu'au poitrail... "

La voix de Clio s'est attendrie. Elle semble infiniment plus émue par ce détail que par la situation des sinistrés.

— Ah ! Ce n'est pas trop tôt : on décide leur évacuation.

— De qui ?

— Des ânes et des chevaux. Je poursuis : " Le trottoir et la chaussée s'effondrent boulevard de Bercy. La Seine coule ras bord, on peut effleurer le flot du doigt. On n'a pas réussi à éteindre les becs de gaz qui, le soir venu, émergent des rues